

ALAIN
NADAUD

LA TACHE
AVEUGLE


messidor
NOUVELLES

Alain Nadaud

1957

LA TACHE AVEUGLE

Nouvelles

Nouvelles

8° Y²

106073

MESSIDOR

LA TACHE AVÉDILE

1898

1898
27028

804972

DL-07021998-15088

NC

Alain Nadaud

115582

LA TACHE AVEUGLE

Nouvelles

MESSIDOR



DU MÊME AUTEUR

- Archéologie du zéro*, roman (Denoël « l'Infini », 1984, et Gallimard Folio, 1989)
L'Envers du temps, roman (Denoël « l'Infini », 1985)
L'Armoire de bibliothèque, récit, avec des aquarelles de Daniel Nadaud (Éd. Grande Nature, 1985)
Voyage au pays des bords du gouffre, nouvelles (Denoël « l'Infini », 1986)
Désert physique, roman (Denoël, 1987)
L'Iconoclaste, roman (Quai Voltaire, 1989)
Ivre de livres (André Balland, 1989)

Tous droits de reproduction, de traduction,
d'adaptation réservés pour tous pays.

© Messidor, Paris, 1990.

ISBN 2-209-06218-7

ISSN 0981-5686



AVERTISSEMENT AU LECTEUR *A Hélène*

L'écriture des textes que l'on trouvera rassemblés dans cet ouvrage s'est déroulée, selon les propres termes de l'auteur, sur plus de deux ans. Si, à la dernière minute, j'ai cédé aux instances de Théodore et Théodora afin de tracer ces quelques lignes en guise d'avertissement, cela n'a pas été sans incertitudes et hésitations. Mais que l'écarte présentée ici me soit familière, j'avoue en revanche n'avoir que fait peu connu son auteur. Aussi n'apporterai-je, en ce qui le concerne, que des informations partielles mais qui, je l'espère, ne seront pas inexactes. Ceci dit si le lecteur des postérieurs.

À l'instar d'un domaine d'accord avec l'édition au sujet d'une étonnante préface, c'est ainsi que mon vote a été retenu. Je n'ai, en fait, pas vraiment été consulté, mais on m'a en revanche laissé toute liberté. L'auteur a seulement souhaité — et cela est parfaitement normal — prendre connaissance de mon texte au plus tard avant, sans doute par simple curiosité et peut-être aussi pour m'aider à rectifier certaines inexactitudes, inévitables dans ces sortes de biographies. Vous saluez convenir d'un simple vous

DU MÊME AUTEUR

- Avant-départ du zéro*, roman (Denoël « l'infini », 1981, et
Océanoéd Folio, 1989)
L'Étoffe du temps, roman (Denoël « l'infini », 1985)
L'Amateur de biélorbéga, récit, avec des aquarelles de
Daniel Nadassy (Éd. Grande Nature, 1985)
Voyage au pays des bords du gouffre, nouvelles (Denoël
« l'infini », 1986)
Échec physique, roman (Denoël, 1987)
L'Infortuné, roman (Quai Voltaire, 1989)
Lucien Jerez (André Bataillard, 1989)

© 1990

Tous droits de reproduction, de traduction,
d'adaptation réservés pour tous pays

© Marescal, Paris, 1990

ISBN 2-264-00147-7

505 025 345

AVERTISSEMENT AU LECTEUR

L'écriture des textes que l'on trouvera rassemblés dans cet ouvrage s'est échelonnée, selon les propres termes de l'auteur, sur plus de deux ans. Si, à la dernière minute, j'ai cédé aux instances de l'éditeur et finalement accepté de tracer ces quelques lignes en guise d'introduction, cela n'a pas été sans incertitudes ni hésitations. Bien que l'œuvre présentée ici me soit familière, j'avoue en revanche n'avoir que fort peu connu son auteur. Aussi n'apporterai-je, en ce qui le concerne, que des informations partielles mais qui, je l'espère, ne seront pas inexactes. C'est dire si je prendrai des précautions.

L'auteur s'étant donc mis d'accord avec l'éditeur au sujet d'une éventuelle préface, c'est ainsi que mon nom a été retenu. Je n'ai, en fait, pas vraiment été consulté, mais on m'a en revanche laissé toute liberté. L'auteur a seulement souhaité — et cela est parfaitement normal — prendre connaissance de mon texte un peu à l'avance, sans doute par simple curiosité et peut-être aussi pour m'aider à rectifier certaines inexactitudes, inévitables dans ces sortes de biographies. Nous sommes convenus d'un rendez-vous

aujourd'hui même — dernier délai — car, le livre étant déjà sous presse, c'est ce soir avant sept heures que je dois remettre mon papier à l'imprimerie, rue de Vaugirard.

Il fait beau, c'est l'été. Je me suis donc assis à la terrasse d'un de ces grands cafés du boulevard Saint-Germain, choisi comme lieu de notre rendez-vous. D'ailleurs, je compte bien mettre à profit la demi-heure que j'ai d'avance pour en finir avec cette préface dont je n'ai encore écrit — je le réalise seulement — que cette demi-page. En fait, quand je suis arrivé ici, il y avait déjà beaucoup de monde, et je n'ai réussi à trouver une chaise libre que sur le rebord extrême de la terrasse, tout à fait au coin et au beau milieu du trottoir, en plein passage. Nombreux sont les promeneurs et les touristes hébétés qui viennent se heurter contre la table et manquent à chaque instant de renverser mon citron pressé. Je suis sans cesse obligé d'agripper mon verre et d'interrompre cent fois ces lignes. D'ailleurs, je ne sais plus très bien où j'en suis. Ces tables de bistro — vous savez ? rondes et couleur grenat, à trois pieds — sont peu pratiques ; bancales pour la plupart, on ne sait jamais non plus où et comment mettre ses jambes.

Il n'y a qu'une seule chose que je souhaite, c'est que l'auteur soit à l'heure au rendez-vous. D'ici là, j'aurai eu le temps de dire le peu que je sais de lui. A savoir, par exemple, qu'il a aux alentours de la trentaine, qu'il a jadis été marié, qu'il a beaucoup voyagé. Par contre, je ne le décrirai pas physiquement, les traits de son visage m'échappent. La dernière fois que je l'ai rencontré, c'était l'automne dernier, à Istanbul. Il était déjà depuis quelques années professeur à l'université où il enseignait, je crois, la linguistique ou la littérature comparée. Moi-même, à cette époque, je connaissais fort bien la ville. Les étudiants étant alors en grève, nous avons eu tout le loisir de nous y promener tranquillement, tout en causant. Que de fois ne sommes-nous pas montés en haut de la tour de l'Université rien que pour contempler, au couchant, l'étendue grise et or des toits de tôle et des terrasses, surmontée ici et là d'un minaret ou d'une coupole. En début d'après-midi, nous

remontions en bateau, soit jusqu'au fond de la Corne d'Or où nous attendait, près du petit cimetière aux stèles blanches et envahies par l'herbe, la terrasse bien ombragée du Café Pierre Loti, soit le long du Bosphore pour nous baigner et plonger du haut des pontons qui se succèdent le long des rives.

A la nuit tombée, nous rejoignons alors le pont de Galata. Là, sur les quais, nous achetions de ces filets de poisson que les pêcheurs faisaient frire, à la lueur de lanternes, sur des braseros qui dansaient avec les barques, et que nous mangions ensuite entre deux tranches de pain. Puis, par les escaliers de fer, nous descendions sous le pont, boire le thé et nous installer face à la mer. Nous-mêmes, balancés insensiblement au gré de la houle, nous regardions, de l'Europe à l'Asie, aller et venir les petits vapeurs, remorqueurs et ferry-boats qui s'entrecroisaient sur les flots noirs, dans un chant mêlé de mugissements, cornes de brume, coups de sirène, tour à tour hurlants, lugubres, lancinants, brefs, suraigus...

Au milieu de ce vacarme, nous parlions quelquefois de son œuvre et, malgré la banalité de ses propos, il m'arrivait de prendre des notes en prévision d'un futur article que je n'ai d'ailleurs jamais écrit. Toute littérature lui était à proprement parler insupportable. S'il écrivait, me confiait-il, ce n'était que poussé par quelque obscure nécessité, et le plaisir lui était accordé en plus, par accident. Je me demande même s'il ne haïssait pas tout bonnement cette activité. Cela m'avait frappé à l'époque, si violents parfois se découvraient sa rage et son ressentiment à cet égard. Tant de précautions, de portes de sortie, de sécurités qu'il s'aménageait de l'intérieur de ses textes et qui, à la moindre alerte, devaient lui permettre de s'en défaire, de sauter en marche, de se mettre pour ainsi dire aussitôt hors circuit.

C'est qu'il ne devait pas avoir, par rapport à tout cela, la conscience bien tranquille. Je me suis toujours demandé ce que cela cachait au juste. J'avais eu vent en effet de quelque chose, non pas de malhonnête, mais de sordide. Quelque part, à l'origine, une incroyable perfidie. Je n'ai

jamais vraiment pu tirer cela au clair ; maintes fois, j'ai essayé de le débusquer au détour de son œuvre, de le prendre au piège par recoupements de façon à l'acculer à quelque révélation, mais, hélas, sans succès.

La cohérence de son univers et de ses fictions était telle que je m'y suis toujours cassé les dents. Il ne se serait pas laissé démasquer de la sorte par le premier venu, il trouvait toujours la parade ou l'esquive, il n'était jamais à bout de ressources. Il faut dire aussi qu'il se mouvait à l'aise dans son œuvre, qu'il y était comme chez lui. J'avoue ne m'y être avancé ainsi, en terre étrangère, qu'avec beaucoup d'hésitations, toujours à surveiller mes arrières, prêt à battre en retraite. Je n'osais m'y fier ; je ne tenais surtout pas à me laisser embarquer dans ces sortes d'aventure, ce n'est pas mon genre, je vous le dis tout de suite. Car il y avait dans ses textes quelque chose à la fois de violent et d'indécis, une fourberie à l'état latent. Il vous y guettait d'une certaine façon, prêt à vous assener au passage quelque mauvais coup.

Cette apparente rigueur, cette brillance même de la fiction n'étaient là le plus souvent que pour faire illusion. J'en ai d'ailleurs moi-même à plusieurs reprises fait les frais. Ce vernis d'érudition, cette fausse logique ne recouvrent en fait qu'un vulgaire attrape-nigaud. Seulement lorsqu'on s'en aperçoit, il est déjà trop tard, vous êtes pris dans les rets...

Je crois que l'auteur ne s'est lui-même jamais fait entièrement confiance. C'est ainsi qu'il s'attache à toujours demeurer en retrait de ce qu'il écrit comme de peur d'ouvrir sous ses propres pas quelque chausse-trape et de s'y faire happer. Tel il m'apparaissait lorsque, faute de taxi, nous étions obligés de revenir à pied, par les ruelles désertes et peu sûres, jusque chez lui. Je m'enfonçais alors dans l'unique fauteuil de la maison et, piochant un livre au hasard de la bibliothèque, je l'observais du coin de l'œil, tout en faisant semblant de lire. Lui m'avait déjà oublié et, assis dans la pièce attenante, presque jusqu'au matin, tapait avec deux doigts ses textes à la machine...

Il ne s'engageait jamais par écrit qu'avec d'infinies précautions, se tenant sur ses gardes, dosant chacune de ses formulations, comme prêt à se rejeter en arrière au moindre péril. Il donnait l'impression à chaque mot de jouer gros jeu, mais n'était-ce de sa part que pure affectation ? Moi-même, je n'ai jamais vraiment réussi à le prendre au sérieux. Il flottait tout autour de lui je ne sais quelle atmosphère de fausse connivence et de supercherie.

Pour ce qui est du reste de sa vie et autres détails de sa biographie, il n'y a là plus rien d'essentiel à la compréhension des textes qui vont suivre. Il faut ajouter cependant que ce n'est pas sans mal que l'auteur s'est décidé à publier cet ouvrage. Que craignait-il ? Je l'ai toujours vu hésiter et tergiverser à ce sujet... Moi-même, je suis loin de pouvoir émettre un quelconque jugement définitif, d'autant plus — et je ne me suis pas privé de le lui dire en face — que je ne suis pas d'accord sur tout ; en particulier, quant à la juxtaposition de ces nouvelles, toutes plus différentes les unes que les autres. Qu'est-ce qui pouvait bien fonder l'unité de l'ensemble ?

— Vous ne comprenez jamais rien, me lança-t-il un jour avec violence, à la limite de l'impolitesse.

Du *Calligraphe* à l'*Agitateur*, d'*Aloysius* à *Ivan Viatchevik*, d'Afrique en Inde ou de Bagdad à Paris, autant de changements de lieux et d'époques vécus comme autant de ruptures face à la lancinance d'une même question ; entre la mystique et la délinquance, l'exotique et l'ennui, l'écriture ! brutale irruption de l'extatique dans le quotidien...

Car ce qui fait la trame de ce livre, c'est que tous les personnages de ces nouvelles font, chacun dans son coin, à partir d'un rapport privilégié au signe, à la lettre ou à telle ou telle forme d'expression graphique, une certaine expérience de l'écriture qui les force tout à coup à *décrocher* du niveau normal de la réalité, et à entreprendre une espèce de voyage initiatique qui les conduira au bout d'eux-mêmes, jusqu'à ce point de non-retour, d'éblouissement, vision de cette *tache aveugle* qui est cet au-delà des mots, déjà cette autre dimension. A l'issue de cette épreuve

hallucinatoire, de cette tentative de déchiffrement de l'irréel, parce que déjà passés de l'autre côté, ils en resteront marqués à jamais, étrangers au monde, et le regard brûlé.

Dans ces moments-là, quand il parlait, il se comportait presque comme un illuminé, et je me gardais bien d'insister. A la grandiloquence de ses propos, j'étais d'ailleurs bien près d'admettre qu'il se trouvait lui-même passé de l'autre côté, qu'il avait à son tour décroché...

Tache aveugle ? De quoi parlait-il au juste ? Tout cela restait obscur pour moi. Jusqu'au jour où il m'envoya ce texte, destiné à servir de prière d'insérer, et qu'il m'apparaît comme mon devoir d'ajouter ici :

L'écrivain se fait fort, au cas où sa propre chair s'y fût abolie, d'accéder à cette déchirure ouverte au ventre du langage, à travers l'espace du sens, derrière la face cachée des mots.

Là, selon lui, règne comme par temps d'éclipse, cette lueur imprécise, immobile et noire, ombre à elle-même presque saisie en négatif et dont l'obscurité qui l'entourne en accentue l'intensité jusqu'à la transparence.

Passé de l'autre côté, il ne distingue déjà plus, comme pour avoir regardé trop fixement le soleil, que cette multitude d'irisations lumineuses d'où se dégage, lentement émergée de sa nuit, la tache immense et ronde ; béance insondable et circulaire d'un désir autarcique, cerné par l'aurole de sa propre clarté, à contre-jour de l'éblouissement d'une jouissance oubliée sur laquelle viendrait converger en retour la série infinie des fantasmes d'où l'écriture tire justement toute sa cosmogonie.

Tache aveugle qui se regarde et tente ainsi de se remémorer, au centre de cette mise en abyme qui du même coup l'efface, la scène primitive qui la retient prisonnière de sa propre fixité ; œil mort, de la surface de sa rétine, scrutant sa propre opacité ; ombre d'un plaisir qui ne peut dépasser le seuil que lui assigne l'organe même dont il s'engendre ; trou noir où l'on a cru pouvoir déceler, derrière la vibration de lumière qui le dérobe, les contours d'une représentation à

jamais perdue, dont l'écriture, sans le savoir, aurait fini par cautionner l'idée, lui conférer une réalité que, sans cela peut-être, elle n'aurait jamais eue. Telle qu'elle a pu s'énoncer déjà par le passé, scène qu'on aurait pu imaginer réduite à sa seule hallucination, alibi inlassablement restauré de ce que l'écriture ne parvient pas à saisir et qui, pour s'être donné comme projection et projet, fait écran ; faux-semblant de ce qui n'a plus depuis un certain temps ni figure ni nom : à savoir cette écriture même qui, tout en donnant l'illusion de s'en approcher au plus près, de toute son étendue finalement, tient la position de ce point d'aveuglement dont elle se serait pour ainsi dire trouvée exclue.

La tache aveugle n'est donc rien d'autre que ce point particulier, inexpugnable, intérieur à l'écriture et en quelque sorte inséparable de sa matérialité, d'où l'on peut, étrangement il est vrai, et sans être tout à fait soi-même, contempler sa propre mort, et encore, bien au-delà, l'essence même de cette contemplation. Immortalité retrouvée qui, pour finir, ne serait plus un quelconque prolongement extatique de soi-même, mais bien plutôt la répétition, éperdue et cyclique, d'un invariable procès d'écrire.

Voilà ce qu'il en est et où nous en sommes. Maintenant, à relire ces lignes, je crois bien avoir réuni assez d'éléments pour constituer la matière d'une préface acceptable. D'autant plus qu'il commence à se faire tard... Un coup d'œil jeté à la pendule murale m'informe que l'auteur devrait m'avoir à cette heure déjà rejoint...

Que faire s'il ne vient pas ?

A cette terrasse d'ailleurs, il y a de plus en plus de monde. Les gens vont et viennent, déplacent les chaises, circulent entre les tables. Me reconnaîtra-t-il dans cette foule ? Se souvient-il seulement de moi ? Je crois que je devrais redoubler d'attention pour ne pas le manquer. Il ne faudrait surtout pas qu'il vienne et reparte sans me trouver ; ou qu'il soit déjà installé à la terrasse, à m'attendre en lisant son journal ou à écrire sur le rebord d'une table ; qu'il s'impatiente en regardant lui aussi la pendule

parce qu'il sait que l'imprimerie va bientôt fermer ses portes ; que le garçon l'ait obligé à reprendre une consommation alors qu'il n'a plus soif et que le citron pressé, à force, lui agace les dents.

Mentalement, je repense à notre conversation téléphonique ; j'essaie de me rappeler ce que j'ai bien pu lui dire. Je vérifie même sur mon agenda le lieu, la date et l'heure de notre rendez-vous : de ma part, pas d'erreur possible. Voilà, mais avec lui, ça finit toujours comme ça ; on ne peut jamais compter sur rien.

Bien qu'il fasse encore jour, on vient d'allumer les appliques teintées aux murs de l'arrière-salle. D'ici à la rue de Vaugirard, à pied, il y en a bien pour une demi-heure. D'ailleurs, cette préface est maintenant presque terminée. On n'y comprendra rien, c'est sûr. Le propos en est peut-être quelque peu décousu, pourtant je crois bien avoir à peu près tout dit pour ce qui est de situer grosso modo le personnage. Un type un peu bizarre au fond, un drôle d'individu. A présent, je peux le rajouter sans crainte. Il est peu probable qu'il vienne s'assurer de ce que je dis, et alors biffer à grands traits rouges les paragraphes qui lui déplaisent. Comme il me reste encore cinq minutes avant de quitter ce bistro où j'ai perdu tout mon après-midi, autant en finir tout de suite...

En effet, il faut le dire et me croire, nous n'avons jamais éprouvé l'un pour l'autre de sympathie démesurée. Si ce n'avait été la question travail, je crois que nous nous serions probablement ignorés. A Istanbul même, pour être honnête, disons que nous nous sommes supportés.

Au demeurant, je n'ai d'ailleurs pas pour son œuvre cette admiration inconditionnelle qu'on me suppose. Et même, je m'en rends compte, je n'ai peut-être malgré moi fait qu'embellir, pour les besoins de cette préface, certains détails de sa vie à Istanbul — détails qui n'ont sans doute jamais existé. Comment vérifier ? Je me demande aussi si j'ai bien rapporté tels quels les propos qu'il me tenait à cette époque et si, de la façon dont je les ai cités plus haut,

je n'ai pas tout simplement été le jouet de ma mémoire et de mon imagination.

A une certaine période pourtant, j'ai beaucoup aimé ses livres, je ne reviendrai pas là-dessus. Mais à présent, c'est tout différent. Je me demande d'ailleurs bien pourquoi je me suis abaissé à écrire une telle préface ; certains diront que je suis un cabot, que je ne laisse passer aucune occasion d'être publié... c'est vrai, je suis peu connu. D'autant que ce texte me fera sans doute plus de tort qu'autre chose. Sans me vanter, j'aurais très bien pu écrire une préface qui, par sa qualité, aurait éclipsé le reste de l'ouvrage. Malheureusement, le temps et les circonstances ne s'y sont pas prêtés.

Je me lève précipitamment ; il est l'heure, l'imprimerie va fermer. Je laisse la monnaie sur la table, juste le compte, les pièces bien étalées, soigneusement mises en évidence sur le ticket. Soudain, je me ravise. Et si quelqu'un volait l'argent pendant que j'ai le dos tourné et qu'on m'accuse ensuite de partir sans payer. Je retourne m'asseoir. Je cherche le garçon des yeux, je fais de petits signes ; cet idiot fait semblant de ne pas me voir ; je n'ose l'interpeller devant tout le monde. Comment fait-on d'ailleurs ? Faut-il lui dire garçon ou monsieur, lui faire "psst !" entre les dents, siffler ou taper de la cuiller contre le verre ? On me regarde, je n'aime pas ça ! Me lever pour lui montrer que je suis résolu à partir, même sans payer, que ce sera de sa faute ? Enfin, le voilà !

Puis, pendant que le garçon ramasse la monnaie et écorne le ticket d'entre deux doigts, je réfléchis et me rassois : une dernière chose avant de partir.

Je dois à tous la vérité, n'est-ce pas ? Mon devoir est donc de mettre en garde le lecteur : on aimera peut-être ses textes ; on pensera que c'est bien écrit et même intéressant. Mais, dans quelques années, que restera-t-il de tout cela ?

Ne pas venir à ce rendez-vous, sans même m'avertir ! me faire subir un tel affront ! Il n'aura pas même pour moi daigné se déplacer. Il me méprise, c'est sûr. Il me regarde de haut, me prend pour un tâcheron de la littérature, un simple gratte-papier, pour un quelconque pisse-copie. Eh

bien, non ! Et je l'affirme à haute voix : l'auteur est un guignol ; son manque de ponctualité à ce rendez-vous en est la preuve flagrante. Et dire que dans sa folie ce pauvre type se prend pour un grand écrivain ! Voilà tous ses textes réunis : il n'y a vraiment pas de quoi pavoiser. L'éditeur a même des égards pour lui, au point de l'inviter parfois à déjeuner, alors qu'il n'y a pas plus retors et sournois.

Oui, un pauvre type ! je n'ai pas peur de le répéter. Il pourra même paraître inconvenant à certains que je puisse ainsi mettre à profit cette préface pour régler mes comptes avec lui et me venger. Mais j'ai assez fait de compromis. Tant pis si moi-même, après cela, je suis coulé. Qu'ai-je à perdre ? Et y a-t-il quelqu'un ici qui prendrait sur lui la décision de me faire taire ou de me contredire ? Il serait mal venu. D'autant que toutes mes précautions sont prises : le bon à tirer est signé, j'ai moi-même corrigé les épreuves, on n'attend plus que moi pour faire passer ce texte à la composition et commencer à imprimer les premiers exemplaires. D'ailleurs, si l'envie m'en prenait, rien ne m'empêcherait par exemple d'affirmer que les nouvelles qui constituent ce livre ne sont que de vulgaires plagiats, d'insulter son auteur ou même de proférer à son encontre toutes sortes d'obscénités. A l'inverse, on appréciera la mesure dont je fais preuve, et toute ma retenue. Il est temps en effet de laisser le lecteur seul juge de ce que l'on ne manquera pas de considérer comme une pure mystification.

André LOCUST.
Paris, juillet 1979

MISE AU POINT

Autant le dire tout de suite, nous ne tenions pas spécialement à publier cet " avertissement au lecteur " que nous considérons ici comme déplacé. Ce n'est que mis devant le fait accompli et, plus étrange encore, sur les instances de l'auteur lui-même, que nous avons consenti à le garder.

Bien entendu, nous laissons à chacun sa part de responsabilité : à André Locust, la teneur de ses propos outranciers, et à l'auteur, le préjudice qu'il sera à même de subir pour ne pas les avoir à temps désavoués.

L'Éditeur.